



Corela

Cognition, représentation, langage

HS-29 | 2019

Questions et exclamations au prisme de plusieurs approches linguistiques

Questions et exclamations en anglais : convergences, différences et complémentarité de quelques approches théoriques

Laurence VINCENT-DURROUX et Laure GARDELLE



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corela/8549>

DOI : 10.4000/corela.8549

ISSN : 1638-573X

Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

Référence électronique

Laurence VINCENT-DURROUX et Laure GARDELLE, « Questions et exclamations en anglais : convergences, différences et complémentarité de quelques approches théoriques », *Corela* [En ligne], HS-29 | 2019, mis en ligne le 24 octobre 2019, consulté le 30 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corela/8549> ; DOI : 10.4000/corela.8549

Ce document a été généré automatiquement le 30 octobre 2019.



Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Questions et exclamations en anglais : convergences, différences et complémentarité de quelques approches théoriques

Laurence VINCENT-DURROUX et Laure GARDELLE

Introduction¹

- ¹ Dans le prolongement du volume hors-série consacré à la mise en relation par la prédication et les prépositions abordées au prisme de plusieurs approches linguistiques (Vincent-Durroux, éd. 2017), nous conduisons dans ce volume une réflexion sur deux domaines que nous réunissons pour les nombreuses particularités qu'ils partagent a priori : il s'agit des questions et des exclamations. En effet, questions et exclamations partagent des phénomènes syntaxiques et phonologiques, une variété de structures possibles et une éventuelle réorganisation de l'ordre linéaire prototypique, indicateurs d'une prise en charge particulière de l'énoncé. Elles ont également en commun un certain nombre de marqueurs tels que les mots en *wh-*, ainsi que des spécificités de co-énonciation (attribution de connaissances au co-énonciateur, sollicitation ou non de sa parole). A l'écrit, ces deux cas sont susceptibles d'entraîner des formes marquées de ponctuation, avec le point d'interrogation et le point d'exclamation (Biedermann-Pasques 1995). La diachronie de l'anglais invite également à rapprocher questions et exclamations, ainsi qu'en témoignent les deux articles de Sylvie Hancil, inclus dans ce volume.
- ² Comment différents cadres théoriques s'emparent-ils des questions et des exclamations ? Quelle vision globale de ces phénomènes permettent-ils d'avoir ? Y a-t-il des incompatibilités voire des contradictions entre eux ? C'est ce que cette présentation cherche à mettre en évidence. Ce sont les questions qui serviront de point de départ ; les exclamations, dans leur forme canonique, sont en effet dérivées des questions, dont

la description et les enjeux auront ainsi un rôle prépondérant. Les exclamations seront abordées dans un second temps, puis on proposera des pistes pour une lecture synthétique des contributions, à différents niveaux.

1. Quelques approches sur les questions

- 3 Par le terme de « question », nous désignons non pas une structure, mais toute forme qui exprime verbalement l'acte de langage (au sens d'Austin 1962) d'*interrogation* – acte que l'anglais nomme *question*. L'*interrogation* a pour force illocutoire (Searle 1969 ; Berrendonner 1981 ; Huddleston 2002) une requête liée à une incertitude quant à la valeur de la relation prédicative, de ses éléments constitutifs ou encore de ses circonstants. Le terme d'*interrogation* est potentiellement ambigu, en raison de la tradition anglo-saxonne en particulier.² Certains linguistes français préfèrent donc ne pas l'utiliser, et appeler *question* l'acte de langage proprement dit ; ainsi Peeters (1995) propose, pour éviter toute ambiguïté, de restreindre le terme d'*interrogation* aux formes interrogatives, canoniques ou plus atypiques (ex. *you like it ?* ou *a book*, p. 55) : « on peut aussi étudier l'*interrogation* du point de vue de frontières qui ne sont plus linguistiques mais sociales ou psychosociales en la nommant *question* pour éviter que l'on ne confonde ce qui relève du verbal, ou Signe, et ce qui tient à la structure du social, ou Personne. » (p. 60). Cette distinction conceptuelle forte entre *interrogation* (formes langagières) et *question* (acte de langage intersubjectif) lui permet de conclure : « on peut dire qu'entre l'*interrogation* et la *question* il n'y a aucun continuum mais deux rationalités à l'œuvre, l'une structurant le dire, l'autre nos rapports sociaux. » (p. 72). L'approche du présent volume ne sera pas si extrême, mais nous soulignons de nouveau l'importance de la définition du terme : pour nous, *interrogation* sera à entendre au sens d'acte de langage, exprimé par des questions, qu'elles soient ou non interrogatives.
- 4 Quel que soit le terme retenu pour l'acte de langage proprement dit, il importe ensuite de distinguer, dans les réalisations langagières, les « questions » des « interrogatives », structures prototypiquement (mais prototypiquement seulement) associées aux questions. Une interrogative peut ne pas poser une question (ex. *Could you close the door, please ?* est une injonction), et une question peut ne pas avoir de syntaxe interrogative (ainsi *I've never seen you around here before*, qui dans certains contextes peut être une demande indirecte d'information).
- 5 Comme le montre la définition sémantico-pragmatique retenue, la notion de « question » est indissociable de celle de « réponse ». Une question prototypique suppose plus spécifiquement les trois conditions suivantes : le locuteur ne connaît pas la vérité quant au contenu propositionnel *p*, il veut connaître cette vérité, et il pense que l'allocutaire connaît cette vérité (Dayal 2016 : 1-2). La requête, ou *interrogation*, pourrait être à l'origine des autres fonctions du langage définies par Popper (1998), si l'on suit la thèse de Tierney-Hancock (2018) : pour Popper, deux fonctions sont partagées par l'homme et l'animal, la fonction symptomatique (ou expressive) et la fonction de signalisation (qui cherche à déclencher une réaction). La troisième fonction, qui est double, serait propre à l'homme : « la fonction descriptive et la fonction argumentative » (p. 358). Selon Tierney-Hancock (2018), qui avance des arguments convaincants de nature neuro-cognitive, acquisitionnelle et anthropologique, c'est l'*interrogation* qui aurait entraîné « l'évolution des deux

premières [fonctions] vers la dernière » (p. 31, note 49). L'interrogation serait donc le propre de l'homme.

- 6 La « question » peut être polaire pour tenter de fixer la valeur du lien prédicatif (« questions fermées »), ou bien ouverte, pour tenter de fixer le référent du sujet ou du prédicat (questions en *who*, en *what*, avec un verbe proforme tel que DO_{LEX}), ou encore pour tenter de fixer un circonstant (questions en *when*, *where*, *why*...). Il faut noter également que toutes les questions ne sont pas véritablement en attente de réponse (comme les questions dites « rhétoriques » et les *question tags* à mélodie descendante (Guillaume 2006, par exemple). Faut-il inclure dans l'étude des questions ces interrogatives qui n'attendent pas de réponse ? Dayal (2016 : 5) propose que oui, sur la base d'une référence nécessaire à la sémantique des questions prototypiques : « Even though these specialized interrogatives do not seek information, they fall within the realm of semantic investigation into questions. The conversational contribution of questions that are not requests for information are still calculated based on the semantics associated with canonical questions. » Par exemple, si *Is the Pope Catholic ?* est interprété comme question rhétorique, c'est parce qu'une réponse négative irait à l'encontre de notre connaissance du monde ; la seule manière de trouver un apport conversationnel à la question est de faire de l'évidence de la réponse le véritable message. De même pour les questions marquant l'incrédulité (ex. *John ate WHAT ? (I can't believe you)*) : la question ne demandant pas d'information, l'allocutaire doit en déduire qu'elle signale que l'information donnée va à l'encontre de connaissances antérieures. En d'autres termes, c'est parce que ces interrogatives ne remplissent pas les conditions nécessaires à l'acte de langage premier d'une question (demande d'information) qu'un second acte de langage, indirect, est assigné pour leur conférer un apport conversationnel (Dayal 2016 : 4).

1.1. Pourquoi s'intéresser aux questions aujourd'hui encore ?

- 7 Par leur complexité, leur diversité, leurs spécificités et leur centralité dans le langage, les questions n'ont toujours pas, aujourd'hui, épuisé les recherches. Le nombre de travaux très récents l'atteste. On peut voir deux raisons à cela. D'abord, leur complexité intrinsèque. « Questions are a quintessential interface phenomenon », souligne Dayal (2016 : 1) : elles se trouvent au carrefour de la syntaxe, de la sémantique, de la prosodie, de la pragmatique. Une approche privilégie tel ou tel paramètre, et ne semble donc pas pouvoir rendre compte de toutes leurs caractéristiques. Ensuite, il y a la complexité de modélisation dans un cadre théorique donné, une fois tels paramètres privilégiés : une théorie des questions ne peut fonctionner de manière strictement autonome, elle doit s'inscrire dans une théorie plus large d'un domaine de la langue.
- 8 A titre d'exemple, isolons le sous-domaine des interrogatives dans des approches syntaxiques. Pour les transformationnalistes, les questions impliquent notamment un mouvement *wh-* (ex. Ross 1967 ; Khalifa, ce volume) ; la notion d'îlots permet de rendre compte de certaines contraintes de constructions que la seule notion de complexité pragmatique ne suffit pas à expliquer (ex. $*[_{CP} \text{What}_i \text{ did you meet } [_{DP} \text{the man } [_{CP} \text{that Bill gave } _i \text{ to}]]] ?$, Dayal 2016 : 18). Mais cette notion de mouvement *wh-* enregistre dans le même temps une parenté entre les interrogatives et les relatives en *wh-*, qui connaissent elles aussi ces mouvements syntaxiques. Cette parenté, soulignée également par d'autres approches, et indéniable, suppose une unification possible des

analyses de ces deux grands types de propositions, dans toute leur complexité ; elle suppose également d'expliquer pourquoi toutes les interrogatives, et toutes les relatives, ne recourent pas à des expressions en *wh-*, et de rendre compte du statut de *that* dans les relatives, tâche extrêmement complexe et non consensuelle (ex. van der Auwera 1985).

- 9 La « *Montague Grammar* », quant à elle, via notamment Hamblin (1973) ou Karttunen (1977), propose une sémantique des interrogatives qui ne fait pas appel à des transformations ; elle considère que les expressions en *wh-* dénotent un ensemble composé d'autant d'individus qu'il existe d'entités pertinentes, et de là, décrit les interrogatives comme des ensembles dénotatifs multi-membres (« questions set up a choice-situation between a set of propositions, namely those propositions that count as answers to it », Hamblin 1973 : 48). Cette conception permet d'unifier les différents types de questions (*wh-*, polaires, à interrogatifs multiples, etc.) en un type sémantique unique, s'opposant aux déclaratives, qui posent des ensembles dénotatifs à un élément ; cette approche simplifie dans le même temps le traitement des subordonnées interrogatives, pour lesquelles les prédicats introducteurs ne sont généralement pas sensibles aux sous-types traditionnellement distingués (Karttunen 1977, Dayal 2016 : 26). Mais en fondant le sens d'une question sur l'ensemble des réponses possibles, elle doit élaborer une théorie des réponses – et là, le modèle théorique initialement proposé pose problème dès lors qu'il s'agit de réponses non syntaxiquement reliées à la forme des questions, ainsi *I don't know* ou réponses plus indirectes ; une conception plus dynamique, prenant par exemple en compte la dimension pragmatique, est alors apparue plus souhaitable pour certains (Cross et Roelofsen 2018).
- 10 Mais une approche plus dynamique ne doit pas pour autant nier l'existence d'un lien entre syntaxe et sémantique ; celui-ci a été mis en évidence par tous les cadres théoriques. Parmi certaines approches récentes pouvant être qualifiées de « sémantique dynamique », Roelofsen et Farkas (2015) proposent que le sens d'une question comporte non seulement ce qui est nécessaire à la résolution de la question, mais précise aussi quels contenus propositionnels sont rendus disponibles par la question pour reprise anaphorique. Le concept d'anaphore fait des questions des antécédents pour *Yes* ou *No*, mais aussi pour des poursuites en *Otherwise*, par exemple (ex. *Is Paul coming ? Otherwise I'll make pasta*) (Cross et Roelofsen 2018). Cette fois, une telle approche suppose une théorie de l'anaphore en accord avec les autres types de reprise anaphorique, hors interrogatives.
- 11 Enfin, une prise en compte de l'inversion auxiliaire-sujet en anglais (hormis lorsque le groupe dans lequel se situe le mot interrogatif est sujet, bien sûr) conduit à devoir élaborer une théorie de l'inversion : a-t-elle la même valeur que dans les autres structures de l'anglais où on la trouve, ainsi des scénarios hypothétiques tels que *Should this happen let me know immediately*, ou des cas de topicalisation d'un adverbe négatif ou restrictif, comme dans *Never does she read the paper* (Peeters 1995 : 54) ? Peeters (ibid.), à la suite de certains autres linguistes, conclut que ces énoncés ont en commun d'être des « modalités de non assertion de l'énoncé », mais que cela ne s'applique pas aux cas d'inversion sujet-verbe (plutôt que sujet-auxiliaire) tels que *'Please go away' said one child* (ibid. 55). Cette distinction appellerait ainsi à une modélisation plus complète.

1.2. Apports du volume

- 12 Face à ces constats, il est apparu novateur, et crucial, de faire dialoguer différentes approches autour d'un corpus commun, et plus particulièrement autour d'un corpus d'énoncés authentiques (au sens d'effectivement produits, par opposition à des exemples fabriqués) appréhendés en contexte. L'étude est fondée sur un extrait de roman d'A. Christie, *Sparkling Cyanide* (1945, PerfectBound / HarperCollins : 32-37).
- 13 Les articles regroupés ici abordent les questions sous divers angles : la diachronie en langue anglaise (article de Sylvie Hancil), leur syntaxe (article de Jean-Charles Khalifa), leur genèse (article de Pierre Cotte), leurs aspects énonciatifs (article de Jean-Marie Merle) et leurs aspects cognitifs (article de Jérôme Puckica).
- 14 Ainsi que le montre Sylvie Hancil dans son article en diachronie, un mot en *wh-* en vieil anglais pouvait signaler que débutait une question, qu'elle soit ouverte ou fermée, puisque *whether* pouvait se trouver en tête des questions fermées directes, alors qu'on ne trouve actuellement de mot en *wh-* que dans les questions ouvertes et dans les formes indirectes des questions fermées. En moyen anglais, les questions directes, ouvertes ou fermées, se distinguent des questions indirectes par l'inversion du sujet et du verbe, sauf lorsque la question porte sur le sujet lui-même, ce qui peut s'expliquer par le fait que le sujet est alors le thème et qu'à ce titre, il occupe la première place de l'énoncé. Au début de l'anglais moderne, l'inversion sujet-verbe n'est pas systématique : des adverbes épistémiques peuvent prendre la place de thème et l'inversion sera abandonnée par la suite au 16^{ème} siècle avec l'introduction de DO ou d'un autre auxiliaire, en début de phrase, sauf si la question porte sur le sujet lui-même pour la raison évoquée. Sylvie Hancil développe et explique les étapes par lesquelles les mots en *wh-* sont passés : ils ont intégré le paradigme des pronoms relatifs en remplacement des pronoms en *se*, puis ont pu devenir pronoms interrogatifs. Parallèlement, DO a évolué vers le statut d'auxiliaire et le mouvement en *wh-* s'est effectué. L'article de Sylvie Hancil permet également de suivre le développement des *question tags* à compter de la fin du 15^{ème} siècle, la particule négative ayant d'abord suivi le sujet avant d'occuper sa place actuelle sous forme enclitique de l'auxiliaire.
- 15 Les approches qui se préoccupent de la syntaxe des questions peuvent traiter cette dernière dans les limites de la phrase (approche générative) comme à une échelle plus large qui tiendra compte du texte ou d'un passage du texte pour justifier les choix syntaxiques effectués (ce que proposent les approches génétique, énonciative et cognitive).
- 16 Du point de vue de la grammaire générative, comme cela est présenté par Jean-Charles Khalifa dans sa contribution, la question se caractérise par le mouvement de l'Inflexion vers la gauche du sujet, en place de Complémenteur, de manière à porter sur l'ensemble de la prédication, entraînant la marque du temps avec l'auxiliaire. Le Complémenteur est le « site de l'attitude du locuteur vis-à-vis de la prédication ». Dans le cas de la question fermée, c'est bien l'ensemble de la relation qui est concernée par l'incapacité du locuteur à établir sa valeur. Dans le cas de la question ouverte, la grammaire générative stipule un second mouvement, le mouvement *wh-* : celui-ci consiste à déplacer un terme en *wh-* pour le positionner le plus à gauche de la phrase, à son début donc. Dans le cas des questions indirectes, seul le mouvement *wh-* se produit, le mouvement de l'Inflexion étant bloqué par la présence d'un Complémenteur (*if / whether*), complémentateurs et auxiliaires étant en distribution complémentaire.

- 17 L'approche proposée par Pierre Cotte est celle de la « syntaxe en genèse » (Guillaume, 1973 : 216), non encore appliquée aux questions en anglais. Elle conduit à examiner les questions à l'aune du rapport thème-propos, envisagée au niveau de la phrase, mais aussi au niveau de l'unité supérieure qu'est le texte. En effet, dans ce cadre, des propositions logiques sous-tendent les questions et en constituent le préconstruit ; il est nécessaire de les prendre en compte dans l'analyse des questions car elles en justifient la forme. Pierre Cotte explique comment la proposition logique devient interrogative, dans les différents cas envisagés : interrogative partielle directe (ou question ouverte), subordonnée interrogative, interrogative clivée, interrogative polaire (ou question fermée), *question tag*, énoncé interro-négatif, question écho et question d'apparence déclarative. Dans le dispositif de la genèse des questions, plusieurs strates interviennent, qui sans être spécifiques aux questions, apportent chacune une contribution à l'énoncé observé : le préconstruit de la proposition logique, la nominalisation, le parcours (le cas échéant) et la thématisation.
- 18 Jean-Marie Merle apporte un point de vue énonciatif sur les questions. Il distingue d'une part l'interrogation, sur la double base de son statut illocutoire de requête et de son statut modal fondé sur une évaluation de données et une visée, d'autre part la question, qui désigne la forme directe typique de l'interrogation. Jean-Marie Merle illustre la manière dont la question véhicule une modalité épistémique, dans le sens où elle se fonde sur une évaluation des connaissances : si l'énonciateur les juge insuffisantes pour lui-même, il attribue au co-énonciateur la capacité de lui fournir les informations qui lui manquent. Il s'agit d'opérations de jugements préalables à l'énonciation : on relève dans la contribution de Jean-Marie Merle les termes récurrents d'« idée », d'« intention », d'« évaluation », de « conjecture ». La modalité épistémique s'assortit d'une modalité inter-subjective, lorsque l'énonciateur produit sa requête, avec, comme le montrent les exemples traités, des formes variées d'apostrophe et d'injonction. La thématisation du terme adéquat lui permet de signaler au co-énonciateur quel est l'objet de sa requête, ce qui peut être compris comme le thème de l'énoncé, qui fait l'objet d'un déficit d'information. L'article embrasse également différents types de discours ainsi que les réponses produites par les interlocuteurs dans le texte, ce qui permet d'explorer plus avant la relation intersubjective par l'analyse de la forme prise par les réponses. Notons aussi l'apport sur les « percontatives », habituellement nommées « interrogatives indirectes » mais dont le statut « interrogatif », qui n'est dû qu'à leur enchâssement, justifie de les qualifier différemment.
- 19 Une approche cognitive des questions est présentée par Jérôme Puckica, qui privilégie ici la Grammaire Cognitive. Ce plan théorique se caractérise par le fait que la grammaire y est représentée « par des réseaux de constructions et autres unités symboliques dotées de propriétés formelles et sémantiques-pragmatiques », plutôt que « par des catégories et opérations purement formelles » (Puckica, ce volume). La valeur illocutoire de la question, la requête, s'inscrit dans un « scénario cognitif » qui inclut en réseau des participants, des rôles et des conditions, notamment. La variabilité des scénarios permet de rendre compte des formes multiples que prennent les questions. Dans cette grammaire, le marqueur *wh-* n'indique pas un déficit d'information mais une « entité indéfinie », dont la valeur variable requiert d'être stabilisée. La différence usuelle d'intonation entre questions ouvertes et fermées pourrait être attribuée non seulement à une différence de nature entre les termes présupposés, mais aussi à une

association mentale de nature métaphorique entre le connu (ce qui est sous nos yeux) et le mouvement descendant d'une part, et l'inconnu (qui n'est pas sous nos yeux) et le mouvement ascendant, d'autre part. Quant à l'inversion sujet-auxiliaire, elle ne résulte pas dans ce cadre d'un mouvement syntaxique, mais elle serait une forme dont la récurrence en association aux questions en a fait une construction, adoptée également par effet de contiguïté pour d'autres valeurs proches, telles que l'exclamation et l'hypothèse, sans qu'un sens particulier puisse être attribué à l'inversion. Le scénario cognitif lié aux questions invite à prendre en compte des indices donnés par le locuteur sur le fait qu'il souhaite obtenir des informations qui lui manquent et dont il pense que son interlocuteur les détient. Ces indices peuvent être des gestes, des postures ou encore des tournures exprimant le doute.

2. Prolongement : regards sur les exclamations

2.1. Pourquoi étudier les exclamations dans un même volume que les questions ?

- 20 L'exclamation présente des points de rencontre tels avec l'interrogation que son étude constitue un prolongement naturel aux échanges sur l'interrogation. Comme l'interrogation, il s'agit d'un acte de langage ; il a pour expression langagière des *exclamations*, là où l'interrogation se fait sous forme de *questions*, et ces exclamations ont pour formes prototypiques les *exclamatives* (en *what* ou *how*), équivalent des *interrogatives* pour les questions. Les exclamations ne se réduisent donc pas aux exclamatives ; on pense notamment à des marqueurs discursifs tels que des interjections et des jurons, auxquels se superposent à l'oral des phénomènes phonologiques remarquables. L'exclamation est plus particulièrement un acte de langage à force illocutoire expressive (Searle 1969 ; Berrendonner 1981) ; il n'apporte pas d'information nouvelle, mais exprime le sentiment du locuteur à propos d'un contenu considéré comme déjà connu (Dubois 2000 : 35). Bacha (2000 : 8) rappelle par ailleurs que pour certains linguistes, « l'exclamation implique une assertion mise en relation avec son contraire », ce qui n'est pas sans faire écho au repérage circulaire typique de l'exclamation pour Culioli (voir ci-dessous), mais aussi à l'incapacité à valider ou non une relation prédicative qui motive prototypiquement une interrogative. Par ailleurs, une étude sur le français invite à considérer que questions et exclamations partagent suffisamment de caractéristiques pour qu'on puisse envisager qu'ensemble, elles constituent une nouvelle catégorie : celle des « questclamations » (Ozzello 1978 ; Dubois 2000), qu'on trouve parfois aussi nommées « exclamations interrogatives » ou « questions exclamatives ». Pour ce qui est de l'anglais, les éléments concordants entre questions et exclamations, outre les phénomènes d'inversion, pourraient justifier qu'une telle catégorie s'impose ou du moins soit discutée.
- 21 Si l'on considère les seules propositions interrogatives et exclamatives, elles mettent en œuvre de mêmes opérateurs (*wh-* en anglais, et *how*, généralement considéré historiquement comme mot en *wh-*), et le groupe qui contient le terme en *wh-* est placé à l'initiale (obligatoirement pour les exclamatives, prototypiquement pour les interrogatives). La proximité entre les deux types est d'ailleurs matérialisable par la ponctuation : comme le note Le Querler (1995 : 109), point d'exclamation et point d'interrogation peuvent coexister pour des effets de sens spécifiques, ainsi dans *Mais*

qu'est-ce que tu me racontes, pauvre ahuri!? Et dans un corpus de 300 énoncés interrogatifs extraits de presse écrite française, environ deux tiers des énoncés admettent une interprétation exclamative par simple modification du point de ponctuation (ainsi *Mais les zones d'éducation prioritaires, est-ce que ce n'est pas cela ?* [?]!, p. 113). Interrogation et exclamation ont en effet une zone commune partielle sur les gradients de définitude du marqueur, de force assertive de l'énoncé, et de modalisation de l'énoncé (p. 119).

- 22 En anglais, à la différence du français, l'inversion auxiliaire-sujet est obligatoire dans les interrogatives directes (hormis lorsque le mot interrogatif est sujet) : cette propriété permet de distinguer aisément les interrogatives directes des exclamatives (ex. *How tall is he ?/ How tall he is !*) ; s'ajoute une différence de ponctuation à l'écrit, d'intonation à l'oral. Mais dans les subordonnées, traditionnellement nommées « interrogatives (ou exclamatives) indirectes », et qui rapportent seulement une interrogation ou une exclamation, la distinction peut s'avérer difficile. Il faut alors mener des tests pour parvenir à une distinction. Grimshaw (1979) montre par exemple qu'avec un adjectif attribut gradable, seule l'exclamative admet un adverbe de degré : *How very tall he is ! / *How very tall is he ?* Par conséquent, *John wonders how tall he is* contient une interrogative (**John wonders how very tall he is*). Ou encore, *who* et *which* ne peuvent être qu'interrogatifs (**Who you see there !*) ; en conséquence, c'est une interrogative que contient *John knows who is standing there* (Dayal 2016 : 132). Larreya & Rivière (2005 : 342) montrent également qu'avec une subordonnée interrogative, l'idée de doute ou d'interrogation doit être contenue dans le verbe introducteur (dans l'exemple qui précède, *knows* peut être glosé par *knows the answer to the question*), alors que la proposition qui introduit une subordonnée exclamative n'a pas obligatoirement une valeur exclamative (ainsi dans *He told us how good Jo was at tennis*).
- 23 Certains énoncés, malgré tout, suscitent des conclusions divergentes, parce que les résultats divergent selon le test retenu (Dayal 2016 : 144-145). Ainsi *You won't believe who/which woman Ed has married*. Pour Grimshaw (1979), le prédicat de la principale impose une lecture exclamative de la subordonnée, car *you won't believe* ne peut être suivi d'une question polaire (**You won't believe whether Ed is married*). Mais Huddleston (1993), s'appuyant plutôt sur le fait que *who* et *which + nom* ne peuvent être exclamatifs, conclut qu'il s'agit d'une subordonnée interrogative. Dayal (2016 : 145) conclut de ces désaccords que la sélection sémantique de la subordonnée (interrogative ou exclamative) n'est pas une propriété fixe des prédicats introducteurs ; les effets de sélection sont obtenus par composition.
- 24 En anglais, Dayal (2016 : 133) rappelle qu'interrogatives et exclamatives font appel au degré. Il s'agit cependant de degrés en partie différents. D'une part, seules les exclamatives sont par essence factitives : une subordonnée exclamative ne peut être introduite par un sujet *I* et un verbe marquant un déficit de connaissance (**I don't know how very tall he is*, Elliott 1971, Grimshaw 1979). En effet, l'exclamation implique « la présupposition de la réalité d'un fait » par le locuteur (Bacha 2000 : 289), là où la question implique une forme de connaissance partiellement déficitaire. D'autre part, seules les exclamatives impliquent un degré supérieur à une norme attendue.
- 25 Curieusement, comme le note Dayal (2016 : 133), les résultats des études sur les exclamatives n'ont guère influencé les travaux sur la sémantique des questions ; ce sont au contraire les questions qui ont été prises comme point de départ. Les exclamatives en *wh-*, elles, ont plutôt été considérées en lien avec les autres constructions qui

expriment un investissement affectif, une émotion. En effet, une question cruciale, à laquelle le présent volume contribue à apporter des éléments de réponse, est celle de la définition précise de l'exclamation, en lien avec ses fonctions discursives. Comme cela a été souligné pour le français par Danon-Boileau et Morel (1995 : 6), l'exclamation présente certes une parenté avec l'interjection, par sa dimension « censément naturelle » qui en fait un élément du « langage émotif » ; mais bien qu'elle puise dans « la réalité de l'émotion », « l'incidence de la convention, celle du style, des rites et de la rhétorique est cruciale dans les formes qu'elle revêt. [...] Expression d'un affect, l'exclamation n'en demeure pas moins la marque socialisée d'un rapport à autrui. [...] Cette émotivité ne marque pas un trouble particulier du sujet. C'est seulement la trace de ses efforts pour attirer l'attention de l'autre et construire avec lui l'espace nécessaire au déploiement de l'échange. » Ce type de considération éloigne partiellement et temporairement l'étude de l'exclamation de celle des interrogatives : il fait entrer l'exclamation en paradigme avec les autres énoncés à intonation montante, marque d'un appel à l'autre en français (Danon-Boileau et Morel 1995 : 8), avec les formes d'expression du degré, avec les phrases dites incomplètes, voire les parties du discours au statut linguistique controversé que sont les interjections (Buridant 2006 : 3), et invite notamment à voir des stades de construction du discours différents.

2.2. Apports du volume

- 26 L'objectif de la démarche proposée ici est à nouveau de faire dialoguer différents angles d'approche autour d'un même corpus, un extrait de la Scène 1 de *A Streetcar Named Desire*, de Tennessee Williams. Une attention particulière est accordée aux aspects qui distinguent les exclamations des questions, notamment aux plans phonologique et pragmatique.
- 27 L'article en diachronie (par Sylvie Hancil) souligne qu'en anglais, les interjections apparaissent dans la terminologie de la grammaire d'Ælfric (autour de l'an 1000) ; ces termes permettent d'exprimer des émotions de multiples natures (joie, tristesse, peur, colère, mépris, etc.) mais aussi d'attirer l'attention, saluer ou répondre. Quant aux mots en *wh-* que partagent questions et exclamations, il semble que *what* soit d'abord apparu en tant que pronom interrogatif (an 888) avant d'être employé comme exclamatif à partir de 1000 dans différentes fonctions, puis comme relatif (an 1200). D'autres formes se distinguent dès le vieil anglais pour leur capacité à contribuer aux tournures exclamatives, telles que les adverbes d'intensification et l'impératif.
- 28 Derrière la variété des tournures exclamatives, la recherche d'un point commun de nature phonologique s'impose. Dans ce but, Stephan Wilhelm analyse l'enregistrement de l'extrait de la pièce de Tennessee Williams, jouée en 2013 au *Factory Theatre* de Boston. Stephan Wilhelm montre que les caractéristiques des exclamations sont de nature suprasegmentale et concernent plus spécifiquement l'intonation, vecteur d'émotion ; en ce sens, l'intonation constitue un signe motivé. Stephan Wilhelm relève des caractéristiques partagées avec l'expression du degré en anglais mais indique qu'il n'y a pas de schéma intonatif qui serait spécifique aux énoncés exclamatifs, car ces derniers prennent des formes variées : un SN, une interjection, un énoncé déclaratif, un impératif, etc. Dans les énoncés observés ici, la quasi-totalité (9 sur 11) a une intonation descendante, ce qui est la caractéristique en anglais d'énoncés ne sollicitant pas le co-énonciateur. Ces énoncés exclamatifs n'attendent aucune réponse. Les deux énoncés à

contour ascendant correspondent, en contexte, à des « propos en suspens » : la voix conserve une tessiture qui permet un enchaînement. Les énoncés du corpus permettent aussi de constater que ce n'est pas seulement le contour qu'il faut observer, mais aussi son amplitude à partir de la tonique, avec des grandes chutes et des chutes extrêmes. Lorsqu'un terme exprime le haut degré, c'est en principe ce terme qui porte l'accent de phrase. S'il n'y en a pas, cela peut être n'importe quel mot, y compris le premier. Dans tous les cas, il faut comprendre cette intonation comme le vecteur d'une émotion plutôt que du haut degré d'une propriété.

- 29 D'un point de vue pragmatique, Laure Lansari fait apparaître que l'exclamation relève de la subjectivité, de l'intersubjectif et d'un décalage cognitif ; cela permet de sortir d'une impasse qui voudrait que l'exclamation soit dévolue aux seules tournures exclamatives, alors même qu'on constate que certaines d'entre elles ne véhiculent pas nécessairement de l'exclamation. L'article de Laure Lansari est consacré à ce qu'un locuteur fait quand il s'exclame, en réexaminant la composante émotionnelle de l'exclamation. Laure Lansari commente les travaux de Michaelis (2001) et de Rett (2008, 2011), qui postulent que l'exclamation « met en jeu deux des actes de langage définis par Searle : l'acte assertif d'une part, l'acte expressif d'autre part », ce qui nécessite d'identifier ce que l'exclamation asserte et ce qu'elle exprime. Pour ce qui est de l'assertion, il s'agirait d'un contenu propositionnel présupposé (récupérable s'il est implicite) et du haut degré. Ce dernier critère exclut des énoncés que l'approche phonologique permet néanmoins de considérer comme exclamation, y compris les interjections. Quant à l'expression, il s'agirait d'une émotion liée à la surprise, due à l'existence d'un décalage entre une représentation et un état de fait. Le relevé de formes déictiques peut être un bon indicateur du fait que la surprise est en lien avec la situation constatée mais inattendue. Laure Lansari propose que les deux actes de langage évoqués contribuent à l'exclamation mais selon une pondération propre à chaque énoncé ; certains énoncés seraient plus expressifs qu'assertifs, et inversement, ce qui permet de rendre compte de l'ensemble des manifestations observées dans le corpus.
- 30 En complément, mentionnons qu'en linguistique énonciative, l'exclamation a été traitée par Culioli en termes de haut degré et de repérage circulaire. Cette approche considère que les exclamatives « ont un statut mal défini » car il s'agit « d'assertives, mais avec un quelque chose en plus qui se marque par des procédés divers, lexicaux, prosodiques, syntaxiques » (Culioli, 1999 : 113). L'exclamation est destinée à exprimer un degré de quantité ou de qualité qui ne peut pas être formulé : « ce que dit l'exclamative, c'est l'ineffable d'une occurrence finie, rapportée à l'illimité d'une qualité qui par l'attracteur tire sa stabilité de son homogénéité et de son identification à elle-même ». L'exclamation se construit donc sur un paradoxe (le dit / l'ineffable) qui trouve sa contre-partie linguistique dans le fait que les énoncés exclamatifs correspondent à un « repérage circulaire ». A propos de l'énoncé « Paul a une patience ! », l'analyse indique que « l'énonciateur signifie le haut degré d'une propriété₁ prédiquée sur un être [...] en prédisant une propriété₂ différentielle sur cette propriété₁ » (ibid., 115). Cette propriété₂ peut être une échelle, un qualificatif intensif, un repère passe-partout (le « repérage circulaire ») glosable par : « Paul a une patience comme la patience qu'il a ». On relève dans cette glose une identification (« comme ») ainsi qu'un parcours de toutes les valeurs possibles dans toutes les situations possibles, « en direction du centre attracteur, selon un gradient croissant qui ne comporte pas de

dernier point » (Culioli, 1999b :131). Ce parcours, qui porte donc sur des notions gradables (*comme il est cinq heures !), est marqué préférentiellement par les mots en *wh-* en anglais. Une glose complémentaire pourrait être : « Paul a une patience comme cette patience qu'il a », dans laquelle le démonstratif marque que le référent est indexé sur la situation. On notera aussi que la propriété₂ peut renvoyer à du quantitatif comme à du qualitatif, ainsi que le montre l'exemple traité par Culioli (1999a, 117) : « ce qu'il fume ! » peut signifier tout autant fumer beaucoup que fumer de mauvais produits. Par ailleurs, puisque l'exclamation n'a pas pour objectif de solliciter un complément d'information de la part du co-énonciateur, la tournure interrogative, parfois utilisée dans les exclamations, peut être à la forme positive comme à la forme négative (ibid., 121). Cela peut être dû également au fait que la valeur de vérité n'est pas en cause dans l'énoncé exclamatif, qui porte sur autre chose, le haut degré. Cela l'oppose totalement aux questions, dont la motivation est épistémique, en rapport avec le co-énonciateur.

3. Pour une lecture synthétique des contributions de ce volume

3.1. Les questions

- 31 Plusieurs approches se rejoignent sur le fait que les questions sont des constructions fondées sur des préalables. En syntaxe générative, ces préalables sont des mouvements appliqués successivement : mouvement de l'Inflexion et mouvement *wh-*. Il s'agit de préalables qui affectent la structure mais qui ne vont pas au-delà de l'unité qu'est la phrase. L'approche énonciative et la syntaxe génétique se rejoignent quant à elles sur l'existence de phases préalables aux questions. Dans le cadre énonciatif, il s'agit d'opérations de jugement épistémique, jugement qui intègre la représentation que l'énonciateur se fait du co-énonciateur et des connaissances qu'il lui attribue. En syntaxe génétique, il s'agit d'un préconstruit, récupérable sous forme de proposition logique. Dans ces deux dernières approches, ces préalables se fondent sur la situation, le contexte ou le cotexte, ce qui situe ces approches dans une perspective qui dépasse la syntaxe de la phrase. On voit qu'y sont prises en compte des présuppositions et des préconstruits, qu'il s'agisse par exemple de la validation de la relation prédicative dans les questions en *wh-* ou des énoncés précédents qui donnent à l'énonciateur l'envie d'en savoir davantage ; il s'agit le plus fréquemment d'éléments contextuels, ainsi que le montre l'analyse des collocations des mots en *wh-* (Tierney-Hancock, 2018 : 409-410). De façon récurrente, les termes associés aux mots en *wh-* et observables dans de grands corpus (*British National Corpus* et *Corpus of Contemporary American English*) évoquent les caractéristiques spatio-temporelles des événements.
- 32 La valeur du mot *wh-* n'est pas traitée de la même façon selon les approches : marqueurs de déficit informationnel en linguistique énonciative, ils sont des indicateurs d'instance indéfinie en grammaire cognitive. En grammaire générative, le terme fait l'objet d'un mouvement, sans que lui soit attribuée une valeur sémantique ; en soi, ce mouvement est signe de la nature de la phrase. Le mot *wh-* pourrait aussi être l'indice d'un lien entre questions et relativisation (Mauroy, 2003) ; ce lien apparaît en diachronie et il est formalisé en syntaxe génétique par Pierre Cotte : « L'entité sur laquelle porte l'interrogation est complexe et construite dans l'interrogation. Cette entité est membre d'une catégorie ; participant d'un procès, elle reçoit de sa

participation une identité interne qui la stabilise (toute question en *wh* contient ainsi une relative, qui est secrète dans les non-clivées) et elle a nécessairement une identité externe, qui est cherchée. La clivée montre cette complexité grâce à la relative et à des saisies distinctes, par *it* et par *wh*, du référent. » (§6). On a donc une affinité entre les questions et les subordinées relatives, non seulement dans le sens où elles ont des marqueurs communs en *wh*-, mais également dans leurs liens possibles lors de la genèse des questions, puisqu'il est possible d'envisager que les propositions logiques donnent lieu à des formes relatives sous-tendant les questions ; ainsi si l'on reprend l'exemple des lignes 6-7 du texte (*But when (exactly) was it that his abstraction had become something more than natural ?*), Pierre Cotte propose que la proposition logique *His abstraction had become something more than natural at some point*, soit nominalisée en : (*the moment*) *when his abstraction had become something more than natural*. On note que *when* a une forme unique, qu'il soit terme relatif ou pronom interrogatif.

- 33 Quant à l'inversion sujet-auxiliaire, qui a fait suite à l'inversion sujet-verbe, les différentes approches la justifient de différentes manières, qui ne sont pas incompatibles, mais qui montrent bien que ces approches se préoccupent de niveaux différents. Alors que l'inversion résulte des mouvements syntaxiques de montée de l'Inflexion pour la grammaire générative, elle sera pour d'autres la conséquence de la thématization du terme sur lequel porte la requête, thématization par laquelle l'énonciateur indique la raison d'être de l'énoncé. Cette explication est partagée par les approches qui intègrent la sémantique et la pragmatique à leur analyse, comme la syntaxe génétique et l'énonciation. Pour la grammaire cognitive, ce serait la répétition des inversions qui conduirait à construire un schéma auquel on associerait un sens interrogatif; toutefois, cette relation n'est pas univoque puisque l'inversion ne caractérise pas seulement l'interrogation. L'auxiliaire des questions est bien souvent DO, du moins dans le texte choisi comme corpus commun; DO fait l'objet de descriptions diverses, dont certaines se révèlent plus ambitieuses que d'autres. En grammaire générative, DO est souvent considéré comme étant vide de sens (« dummy »), même s'il porte l'Inflexion, marques de temps et de personne. Dans un cadre énonciatif, DO_{AUX} est vu comme une image de la relation prédicative, qui se trouve être en suspens dans les questions fermées et partiellement indéterminée dans les questions ouvertes. Le sens de DO_{LEX} (faire) reste sous-jacent, car il s'agit bien pour l'énonciateur, de chercher à savoir comment « faire » symboliquement la relation prédicative. L'approche cognitive, pour citer Jérôme Puckica, voit en DO_{AUX} le moyen « d'exprimer séparément la réalisation du procès que spécifie V_{LEX} – son « noyau existentiel » (Langacker 2012 : 35-6) ». Il reste toutefois étonnant de mentionner « la réalisation du procès » dans les questions, puisqu'il s'agit justement de ce qui est inconnu ou partiellement inconnu.

3.2. Les exclamations

- 34 Les contributions permettent d'établir différents liens entre la prosodie, la syntaxe et la pragmatique. Nous pouvons mentionner par exemple le lien entre le contour intonatif majoritairement descendant des exclamations (S. Wilhelm) et le fait qu'au plan pragmatique, l'énoncé exclamatif soit sans attente interlocutive (L. Lansari). La langue anglaise est coutumière de l'association entre un contour descendant et l'absence d'attente interlocutive : cela concerne typiquement les énoncés déclaratifs mais aussi certains *question tags* qui n'ont pas vocation à donner la parole à l'interlocuteur

(Guillaume 2006). Au plan syntaxique, l'ordre des constituants dans les exclamatives prototypiques est d'ailleurs identique à celui des déclaratives : il n'y a pas d'inversion du sujet et de l'auxiliaire. Il est intéressant de constater que les exclamations, soumises à ce système prosodique de l'anglais contemporain, n'invitent pas l'interlocuteur à renchérir, alors que les éléments diachroniques permettaient de considérer que les interpellations et les interjections, formes émergentes d'exclamation, avaient pour rôle de créer une relation (« inter ») avec le co-énonciateur.

- 35 Nous pouvons constater également que l'exclamation constitue pour tous les auteurs une double manifestation : d'une part, une assertion plus ou moins récupérable dans la situation ou le contexte, sans qu'elle constitue la motivation de l'énoncé, et « quelque chose en plus » (Culioli), qui relève de l'émotion (L. Lansari) ; l'exclamation signale le caractère indicible de cette dernière, traduit par un « repérage circulaire » (Culioli), dont la manifestation essentielle est suprasegmentale, bien souvent une amplitude intonative marquée. Toutefois, les deux paramètres que sont l'assertion et l'émotion font l'objet de pondérations en fonction des énoncés, ce qui pourrait expliquer les hauteurs variables de la chute phonologique.
- 36 Enfin, l'exclamation est sans conteste rattachée au degré, au sens large du terme : au plan pragmatique, L. Lansari souligne qu'elle exprime un décalage, que l'on peut se figurer comme un hiatus, un espace vide entre deux degrés, qui sont d'une part la représentation attendue, d'autre part le constat effectif. En linguistique énonciative, le degré est une caractéristique de certaines notions, les notions gradables, qui, seules, font l'objet d'exclamations. Celles-ci portent les notions à leur haut degré. La très grande chute phonologique observée dans la plupart des exclamations est la contrepartie expressive de ce sémantisme atypique.

3.3. Questions et exclamations : points communs et différences

- 37 D'un point de vue diachronique, en vieil anglais et en moyen anglais, il est intéressant de noter que l'exclamatif *what* apparaît d'abord dans des combinaisons de phrases où il est suivi d'une question (article de Sylvie Hancil sur l'exclamation, § 2.1.2.1.). Il n'est pas rare que dans sa fonction exclamative, *what* soit alors suivi d'un point d'interrogation. L'ordre des mots qui suivent *what* est instable, avec ou sans inversion, ce qui peut contribuer à l'ambiguïté du sens de ces phrases. Puis *what* devient pronom interrogatif à part entière au 11^{ème} siècle, souvent employé au sens actuel de *how*. Quant à *how*, il n'est trouvé dans des emplois interrogatifs qu'à compter du 15^{ème} siècle. Toutes ces indications sur le glissement de *what* et de *how* d'une fonction exclamative à une fonction interrogative soulignent la proximité voire la compatibilité des questions et des exclamations à bien des égards, à commencer par les marqueurs qu'elles partagent dans de nombreuses langues (mots WH- en anglais, mots en QU- en français et en italien, etc.) et les phénomènes d'inversion.
- 38 Les autres articles du présent volume soulignent également cette proximité en synchronie, et donc la proximité partielle de la modélisation théorique de ces deux actes de langage. Voici un panorama des grands points de convergence entre les différentes contributions.
- 39 Tout d'abord, s'intéresser aux questions et exclamations, plutôt qu'aux seules interrogatives et exclamatives, fait apparaître plus largement la nécessité de considérer la relation intersubjective dans laquelle elles s'inscrivent, et que plusieurs

contributions intègrent à l'analyse. Questions et exclamations concernent le co-énonciateur d'une façon particulière et parfois ambiguë : les questions formulent généralement une requête, qui a donc un destinataire sollicité pour y répondre de différentes manières, tandis que les exclamations visent à partager une émotion, souvent par une intensification de l'expression, destinée à attirer l'attention. On relève que les exclamations peuvent être introduites par des termes qui expriment une injonction à l'égard du co-énonciateur (notamment « *look* » ; *la* ou *lo* en diachronie). Le co-énonciateur est ainsi invité à partager son attention avec l'énonciateur, sans toutefois avoir à répliquer. L'injonction peut elle-même être qualifiée d'exclamation au sens où elle transmet au co-énonciateur une intensité et une conviction quant à la nécessité de réaliser le procès porteur de la modalité injonctive.

- 40 Plusieurs contributions montrent que questions ouvertes et exclamations ont en commun de s'appuyer sur un préconstruit ; en effet, dans les questions ouvertes, le préconstruit est la relation prédicative validée ; ces questions ne portent que sur des éléments de nature périphérique vis-à-vis de la relation prédicative : le lieu, le moment, le motif, l'acteur, la cause, etc. L'exclamation quant à elle est un acte illocutoire qui porte sur un contenu déjà donné dans le contexte ou la situation, ainsi que la récurrence d'éléments déictiques dans les exclamations en témoigne.
- 41 Toutes conviennent également de l'existence de structures prototypiques associés aux actes de langage que sont les questions et les interrogations : il s'agit des interrogatives et des exclamatives. La syntaxe de ces constructions est alors importante à analyser. Leur spécificité est de commencer par un mot en *wh-*, dont la place est expliquée soit par un mouvement de montée pour les générativistes, soit par une thématization pour les énonciativistes. La grammaire cognitive envisage de plus la forme des questions comme un cadre devenu prototypique du fait de sa fréquence et qui serait emprunté par des valeurs sémantiques proches, telles que l'exclamation. Au-delà de ce mot en *wh-*, des distinctions vont toutefois apparaître entre les deux structures puisque leur nature est indiquée et identifiable dès les premiers mots, tant par l'ordre des mots, en particulier l'inversion sujet-auxiliaire, que par l'intonation souvent spécifique, qui fournit un contour remarquable à ces énoncés. Il est notable également que des affinités sémantiques spécifiques aient pu être évoquées dans le contexte des mots en *wh-* (pour plus de détails, on se reportera notamment à Milner (1978), qui indique que des caractéristiques classifiantes (ex. *doctor*) apparaissent dans le contexte des mots en *wh-* des questions, mais pas dans celui des exclamatives : *what kind of doctor is he ? / * what kind of doctor he is !* Ces caractéristiques peuvent se trouver dans les noms, les adjectifs et les termes de degré comme le signale Dubois (2000 : 43-46), ce qui les rend compatibles ou non avec l'exclamation.
- 42 Le volume met également en avant le lien fort entre contribution sémantique et contours phonologiques des questions et/ou exclamations. Les exclamations se distinguent par une amplitude de grande chute voire de chute extrême à partir de la tonique. Les questions s'inscrivent dans des amplitudes typiques mais avec un accent de phrase remarquable par son positionnement. Ainsi, ces caractéristiques « marquées » sont celles d'énoncés qui se démarquent justement de la forme canonique de la prédication assertée : leur objet est autre qu'une assertion et cela doit se voir et s'entendre.
- 43 Par ailleurs, questions et exclamations se différencient dans la relation interlocutive qu'elles engagent. L'exclamation n'a pas vocation à solliciter le co-énonciateur pour

une prise de parole mais seulement pour son attention, ainsi que le manifeste le contour intonatif presque systématiquement descendant. Elle est d'ailleurs peu informative, du fait du « repérage circulaire » qui la caractérise. L'exclamation peut être vue comme ayant un effet boomerang vers son énonciateur. En revanche, la valeur illocutoire des questions, la requête, ouvre sur une dimension interlocutive. L'énonciateur attribue au co-énonciateur des connaissances dont il souhaite pouvoir bénéficier. Le contour intonatif ascendant qui concerne les questions fermées mais aussi de plus en plus les questions ouvertes, en est une indication.

- 44 C'est finalement une invitation à aller plus loin que propose cette exploration théorique contrastive d'un corpus commun. La lecture d'analyses partiellement différentes de mêmes occurrences, la mise en relation de telle occurrence avec d'autres, l'insertion des analyses dans un cadre théorique plus large et plus complet, inviteront, on l'espère, à préciser pour chacun son propre positionnement théorique, à rendre compte des possibilités, mais aussi des impossibilités, syntaxiques ou pragmatiques – en bref, à voir comment aller plus loin dans la compréhension de ces actes de langage complexes mais centraux du discours et de la grammaire.

BIBLIOGRAPHIE

- Austin, J.L. 1962 (1970). *How To Do Things With Words*. Oxford : The Clarendon Press. (*Quand dire, c'est faire*. Paris : Éditions du Seuil).
- Auwers, J. van der (1985). 'Relative *that* – a centennial dispute'. *Journal of Linguistics*, 21, 149-79.
- Bacha, J. (2000). *L'exclamation. Approche syntaxique et sémantique d'une modalité énonciative*. Paris : L'Harmattan.
- Berrendonner, A. (1981). *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Biedermann-Pasques, L. (1995). « Approche d'une histoire du point d'exclamation ». *Faits de langue*, 6, 13-27.
- Brès, J. (1995). « Hou ! Haa ! Yrràà : interjection, exclamation, actualisation ». *Faits de langue*, 6, 81-91.
- Brinton, L.J. (1996). 'Pragmatic markers in English : grammaticalization and discourse functions'. *Topics in English Linguistics*, 19, Herman Wekker (ed.), Berlin-New-York : Mouton de Gruyter.
- Buridant, C. (2006). « L'interjection : jeux et enjeux. » *Langages* 161, *L'interjection : jeux et enjeux*, C. Buridant (dir.), 3-9.
- Cross, C. et Roelofsen F. (2018). 'Questions'. *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2018. <<https://plato.stanford.edu/entries/questions/>>
- Culioli, A. (1999a). « A propos des énoncés exclamatifs ». *Pour une linguistique de l'énonciation. Domaine notionnel*. Paris / Gap : Ophrys, 113-123. [*Langue française*, 1974, 6-15].
- Culioli, A. (1999b). « Quantité et qualité dans l'énoncé exclamatif ». *Pour une linguistique de l'énonciation. Domaine notionnel*. Paris / Gap : Ophrys, 125-134.

- Danon-Boileau, L. et Morel M.-A. (1995). « Présentation générale ». *Faits de langues 6, L'exclamation*.
- Dayal, V. (2016). *Questions*. Oxford : Oxford University Press.
- Dubois, C. (2000). *La grammaire de l'exclamation : aspects théoriques, français de référence et français québécois*. Mémoire de Maîtrise en études françaises, Université de Sherbrooke (directeur J.-M. Léard).
- Elliott, D. (1971). *The Grammar of Emotive and Exclamatory Sentences in English*. PhD thesis, Ohio State University.
- Grimshaw, J. (1979). 'Complement selection and the lexicon'. *Linguistic Inquiry*, 10(2), 279-326.
- Guillaume, B. (2006). *Approche énonciative des question tags en anglais contemporain*. Paris : Ophrys.
- Hamblin, C.L. (1973). 'Questions in Montague English.' *Foundations of Language*, 10, 41-53.
- Huddleston, R. (2002). 'Clause type and illocutionary force'. In Huddleston, R. & Pullum, G.K. (dirs.) *The Cambridge Grammar of the English Language*. Cambridge : Cambridge University Press, 851-945.
- Karttunen, L. (1977). 'Syntax and semantics in questions.' *Linguistics and Philosophy* 1(1), 181-194.
- Larrea, P. et C. Rivière (2005). *Grammaire explicative de l'anglais*. 3^e édition. Paris : Pearson Education.
- Le Querler, N. (1995). « Interrogation et exclamation. » *Travaux linguistiques du CERLICO 8, Interrogation - 2 - Des marques aux actes*, 109-130.
- Mauroy, R. (2003). « Quel *wh-* dans les interrogatives, les relatives et les clivées ? ». In Celle, A. & Gresset, S. (éds). *La subordination en anglais. Une approche énonciative*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 111-129.
- Milner J.-C. (1978). *De la syntaxe à l'interprétation : quantités, insultes, exclamations*. Collections Travaux linguistiques. Paris : Editions du Seuil.
- Ozzello Y. (1978). *French Exclamatory Sentences*. PhD thesis, University of Wisconsin, Madison.
- Peeters, J. (1995). « De l'interrogation à la question. » *Travaux linguistiques du CERLICO 8, Interrogation - 2 - Des marques aux actes*, 51-74.
- Ross, J.R. (1967). *Constraints on Variables in Syntax*. PhD thesis, MIT.
- Searle J.R. (1969). *Speech Acts : An Essay in the Philosophy of Language*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Tierney-Hancock C. (2018). *L'interrogation au fondement de l'activité langagière*. Thèse de doctorat en linguistique anglaise, Université Bordeaux Montaigne (directeur J.-R. Lapaire).
- Vincent-Durroux L. (éd.) (2017). *Prédication et prépositions en anglais. La mise en relation au prisme de différentes approches linguistiques*. *Corela*, Hors-série 22.

NOTES

1. Les auteurs remercient les autres membres du comité scientifique de ce volume : E. Chabert, J. Puckica, C. Rossi (Université Grenoble Alpes), C. David et A. Mathieu (Université Paul Valéry, Montpellier).

2. En anglais, *interrogation* appelle *interrogatives*, soit une structure langagière ; on pense par exemple aux *NICE properties* des auxiliaires (Le *I*, pour '*interrogation*', indique la capacité de l'auxiliaire à porter l'opération d'interrogation dans une structure interrogative).

AUTEURS

LAURENCE VINCENT-DURROUX

LIDILEM, Université Grenoble Alpes
laurence.durroux@univ-grenoble-alpes.fr

LAURE GARDELLE

LIDILEM, Université Grenoble Alpes
laure.gardelle@univ-grenoble-alpes.fr